

Une bonne vieille histoire : que chacun croit connaître et que tous liront avec plaisir : [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 23

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mon honneur, que jamais une fois dans ma vie, je n'ai vu un effet que je pusse ou que je dusse attribuer à l'action de ces remèdes.

» Peut-être bien ne savez-vous pas tous exactement ce que c'est qu'une dose homœopathique. Ecoutez un instant.

» Vous prenez une goutte de suc de pavot qui contient de l'opium, vous la mettez dans cent gouttes d'eau distillée, puis vous agitez d'une certaine façon le petit flacon dans lequel le tout est contenu, et vous donnez trente-cinq secousses, mais entendez-le bien, ceci est sacramentel, *de l'est à l'ouest*. Je ne plaisante pas le moins du monde.

» Vous prenez une goutte de ces cent gouttes, vous la mettez dans cent autres gouttes d'eau distillée et vous faites comme précédemment.

» Notez bien que chaque goutte ou chaque division s'appellera une dilution ou une atténuation. Si vous prenez une goutte de la première, c'est un centième de grain; si vous prenez une goutte de la seconde, c'est un centième de grain multiplié par cent, c'est-à-dire un dix-millième de grain. A la troisième atténuation c'est un millionième de grain. Mais comme on fait cela 32 fois, on arrive à une fraction dont le numérateur étant 1, le dénominateur est 1 suivi de 64 zéros, c'est-à-dire que la goutte de suc de pavot se trouve maintenant répandue dans une quantité de liquide qui serait contenue dans une sphère ayant un diamètre plus grand que la distance de la terre au soleil.

» Voilà où arrive la folie homœopathique — et pourtant les croyants s'appellent légion. »

S'il était nécessaire de corroborer le dire de l'autorité médicale que nous citons, nous pourrions raconter bien des choses sur ce sujet.

Voici un fait entre autres qui s'est passé il n'y a pas très longtemps et dont nous pouvons garantir l'authenticité.

Pendant que leurs mères étaient occupées dans une pièce voisine, deux jeunes filles s'amusaient dans un salon où il y avait une pharmacie homœopathique. Très bruyantes d'abord, ces enfants devinrent au bout de quelques instants tout à fait tranquilles, à telles enseignes que l'une des mères voulut voir ce qu'elles faisaient.

Elle les trouva en train de manger la pharmacie dans laquelle elles avaient déjà pratiqué une large trouée. Les flacons d'arsenic et de belladone étaient vides!

Les deux mères effrayées, éperdues, croyant leurs enfants empoisonnées firent en toute hâte appeler un médecin qui déclara *qu'il n'y avait aucun danger*.

En effet, au bout de quelques instants, les deux espiègles remises de la frayeur que leur avait causée leurs mères éplorées, recouvrèrent leur gaieté primitive. Et les violents poisons qu'elles avaient absorbés ne vinrent pas même troubler leurs jeux une seconde fois.

Petit dictionnaire patois.

PARTEJAU. — Homme de confiance qui représente le maître de la vigne pour partager le moût avec le vigneron. Dans le français de Lausanne on dit *partisseur*.

PATRAKA. — Horloge ou montre dérangée, qui va habituellement mal; femme malade.

PEINDRE. — Pendre. On demandait à une fille de La Vallée s'il y avait eu beaucoup de monde à l'enterrement de son père : *Coume apré on lare k'on mine peindre* (Comme après un voleur qu'on mène à la potence), répondit-elle.

PUDZENAIRA. — Poule qui a des poussins; jeune fille qui soigne la basse cour et les couvées. — On connaît la *pudzenaire* du château de Pomaples, qui ne donnait rien à manger à une jeune couvée, parce qu'elle croyait que les poussins tétaient leur mère quand ils se cachaient sous ses ailes. De là est venue la phrase proverbiale : *Lè asse cura ke la pudzenaire de monsu de Pomaples* : Elle est aussi bête que, etc.

RIO. — Ruisseau. Une dame de Romont disait naïvement : *No z'ain tan rizu ke no z'ain fé lo rio pé lo peilo*.

UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR

(Suite.)

V

A son retour de Belp, Gérard d'Estavayer eut la visite de son compagnon d'enfance, le jeune Guillaume, frère d'Othon, qui venait lui confier ses chagrins. Ardent, sensible et fait pour plaire, Guillaume aimait de tout son cœur la belle Clémence, sœur de Geoffroi d'Alinge, seigneur du Rosai; mais celui-ci, loin d'agréer l'hommage de Guillaume, vient de prononcer l'arrêt le plus rigoureux. Sous peu de jours, Clémence est attendue à l'abbaye de Sainte-Catherine, hospice établi dans la forêt du Jorat, entre Lausanne et Montpreveyres, pour le soulagement des pauvres et des malades. Guillaume avec désespoir annonce au sire d'Estavayer que, dégoûté du monde, il ira finir ses jours à la Chartreuse de *la Lance*, près Concise.

Gérard, réfléchissant que peut-être les chagrins de Guillaume pourraient être utilisés contre Othon, l'encouragea à renoncer à une pareille résolution et lui insinua l'enlèvement de Clémence.

Cette idée fait l'effet de l'étincelle électrique sur l'âme du jeune Grandson; et le projet d'entrer dans un couvent est bientôt abandonné pour celui d'enlever l'objet de son amour. — Il s'agit maintenant pour le sire d'Estavayer de faire servir à ses vœux une faute qui est son ouvrage : dans cette intention, c'est le jour même de l'enlèvement qu'il attend pour prévenir Gérard de Mont-Faucon, son parrain, ainsi que sa respectable épouse, des emportements du jeune Guillaume, leur neveu, qui ne menace de rien moins que de mettre le feu au couvent de Sainte-Catherine, si Clémence y est enfermée; Gérard conseille à la dame de Mont-Faucon, qui a toujours eu beaucoup d'ascendant sur son neveu, de se rendre auprès de lui. Elle part à l'heure même, en promettant à son époux de l'aviser promptement du succès de cette démarche. Dès le lendemain, un courrier dépêché en toute hâte apporte au sire de Mont-Faucon le billet suivant :

« Tout est perdu, et mon sacrilège neveu n'a pas craint de violer l'asile sacré d'un couvent. Clémence a été enlevée à l'instant où elle entrait dans la clôture de l'abbaye, et je viens d'assister, malgré moi, à une union que le ciel verra

» peut-être dans sa miséricorde, mais que le monde doit ré-prover. »

Gérard, qui était encore chez Mont-Fauton à l'arrivée de ce message, le lut attentivement et vit du premier coup d'œil le parti qu'il en pouvait tirer; il n'a garde de la rendre au sire de Montfaucou, prétextant des affaires pressantes à Estavayer, il prend sur-le-champ congé de lui et arrive à Belp le surlendemain.

Une compagnie nombreuse était rassemblée dans la cour du château au moment où le Vaudois arriva: c'était le seigneur d'Hentenried, avec sa famille et ses gens. Il montait à cheval pour s'en retourner, et le baron de Belp, tenant en main une coupe pleine, lui présentait le *vin de l'étrier* (1). « Soyez le bienvenu, dit-il, en apercevant le seigneur d'Estavayer, mais vous seriez arrivé plus à propos avant le dîner. Mon ancien camarade est venu trouver son vieil ami; nous avons devisé de nos vieilles guerres ainsi que de nos jeunes amours. Nous avons chanté la romance des *Croisés*, celle de Roland, toutes celles qui nous sont venues en mémoire... »

Le sire d'Estavayer juge en effet que le repas a dû être long autant que joyeux; et pour ne pas perdre l'avantage que cette circonstance lui donne, il attend à peine que les convives du baron aient passé le pont-levis du château, pour le prévenir que, dans l'intention de lui révéler un secret *qui touche son honneur*, il a manqué de crever un cheval pour arriver promptement. Il lui présente ensuite le billet de la dame de Mont-Faucou, qu'il avait gardé en poche. Après avoir lu cet écrit, le baron le serra soigneusement dans ses tablettes, sans proférer un seul mot; mais il était facile de voir ce qui se passait dans son âme.

— Je vous offre mon bras contre le perfide qui vous outrage, lui dit Estavayer.

— Jeune homme, répond le baron, ce n'est ni du bruit, ni du sang qu'il me faut. L'un et l'autre retomberaient sur ma fille, et votre estime suffirait peut-être pour la venger. Seul instruit des nœuds qui la liaient à Othon, si votre foi n'est point engagée, si l'affront qu'elle a reçu ne lui fait rien perdre à vos yeux...

Gérard ne donne pas au baron le temps d'achever sa phrase; il est à ses genoux, dans ses bras, et des transports indicibles lui certifient le prix qu'il met à cette offre inespérée.

On a sans doute remarqué que le perfide Gérard s'est borné à remettre le billet sans dire si le coupable était Guillaume ou son frère Othon; et le baron de Belp ne douta pas qu'il ne s'agit de ce dernier.

Tous deux passent à l'instant chez Catherine; mais le courroux du baron ne lui permettant pas de recourir à des ménagements pour amener la proposition qu'il a à lui faire, elle est rejetée avec indignation. Catherine repousse d'abord toutes les accusations portées contre celui qu'elle aime; cependant l'enlèvement de Clémence est à ses yeux bien plus vraisemblable que les autres forfaits reprochés à Othon; la lecture du billet ne lui permet pas d'en douter. Aussi crédule sur ce point qu'incrédule sur tout le reste, le désespoir, la honte, l'obéissance, peut-être même le dépit, arrachent une sorte de consentement à l'infortunée; et l'amante offensée de Grandson devient l'épouse d'Estavayer.

Si le succès de l'astuce pouvait jamais conduire au bonheur; si la possession d'une femme dont on sait le cœur au pouvoir d'un autre, avait de quoi satisfaire l'amour; ou si Catherine ne dédaignait pas de feindre, Gérard pourrait s'applaudir de son triomphe. Mais la dame d'Estavayer croirait se manquer à elle-même, elle croirait outrager son époux si elle affectait à ses yeux l'oubli d'un amour, dont il a connu toute la force dans un temps où elle n'avait nul motif pour la lui dissimuler. Elle sent l'importance des devoirs que le titre d'épouse de Gérard lui impose; elle saura les respecter; c'est tout ce qu'elle a pu lui promettre, mais qu'il n'espère rien au-delà. Oublier Grandson?... jamais!

Réveuse, distraite, agitée, Catherine évite avec soin toute

(1) Ancien usage qui consistait à présenter une coupe de vin à son hôte, aussitôt qu'il était *en selle*; c'était une manière de le retenir un instant de plus. Cet usage était cher à nos ancêtres.

espèce de société; si Gérard se hasarde à troubler sa solitude, il en est puni par les pleurs qu'il voit couler.

(A suivre.)

Le pape est au plus mal! — Le pape va mieux. — Le pape vit encore. — Le pape est mort. — Il mourra. — Il ne mourra pas! Tel est le langage des chroniqueurs depuis plusieurs mois. Pie IX qui a connaissance de toutes ces lugubres prédictions en plaisante au lieu de s'en attrister, et il paraît bien décidé de déloger le sourire sur les lèvres. Il a réellement beaucoup d'insouciance et de bonne humeur; il cause beaucoup, reçoit son monde et se moque de ses médecins, en qui il n'a aucune espèce de foi. Il leur dit souvent: « Espérons dans la nature et recommandons-nous à Dieu. » Il porte un gilet de flanelle rouge: or il faut dire qu'à Rome c'est un préjugé populaire, que le rouge est très malsain sur la peau. Aussi le prélat qui lui sert de camerlingue (valet de chambre) et qui le surprend l'autre jour au lit, la chemise déboutonnée, regardait-il avec inquiétude la couleur du gilet pontifical. Le pape s'en aperçut et dit en riant à l'éminence: « Cela vous étonne de me voir une tunique rouge? Mais moi aussi je suis garibaldien. Je l'étais avant Garibaldi. »

Le pape disait encore tout récemment à un visiteur qui paraissait le plaindre: « Que voulez-vous! c'est la vieillesse, et la vieillesse a du bon. C'est jusqu'ici le seul moyen qu'on ait trouvé de mourir tard. »

Les mouches et les savants allemands

La science s'occupe des mouches avec une ardeur fébrile.

Le retour de l'été (espérons qu'il est prochain) pousse un naturaliste allemand à donner au public le résultat de ses expériences, où sont dévoilés tout au long les méfaits de ces insectes.

Ayant enfermé 3,000 mouches dans une chambre, où il n'y avait pour elles d'autre nourriture qu'un pain de sucre, au bout de six jours il n'y avait plus de traces du pain de sucre. Des observations faites, il est résulté qu'une mouche bien portante consomme en 4 semaines 13 % de livre de sucre.

Un grand hôtel héberge environ 13 millions de mouches dans l'été; chaque mouche consomme à peu près pour 2 silbergroschen; l'impôt prélevé par les mouches sera donc, pour la saison, de 87,000 thalers, soit 326,250 francs.

Le savant ne dit pas, par exemple, ce qu'il a dû perdre d'heures pour attraper 3,000 mouches.

Dans un avis concernant la destruction des hannetons, affiché au pilier public de la commune de P...., on remarque la phrase suivante: « Chaque propriétaire devra en apporter une mesure, mais hannetons morts, c'est-à-dire non vivants.

Monsieur de la Palisse doit avoir passé par-là.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.